En septembre 1828, le plus grand mathématicien du pays quitta, pour la première fois depuis des années, la ville où il résidait, afin de participer au Congrès allemand des naturalistes à Berlin. Bien évidemment, il ne voulait pas y aller.

DANIEL KEHLMANN

Les arpenteurs du monde

roman traduit de l'allemand
par Juliette Aubert

Il s'y était refusé des mois durant, mais Alexander von Humboldt était resté inflexible jusqu'à ce que, dans un moment de faiblesse et dans l'espoir que ce jour ne vînt jamais, il eût accepté.

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

L'un est le grand explorateur Alexander von Humboldt (1769-1859). Il quitte la vie bourgeoise, se fraye un chemin à travers la forêt vierge, rencontre des monstres marins et des cannibales, navigue sur l'Orénoque, goûte des poisons, compte les poux sur la tête des indigènes, rampe dans des cavités souterraines, gravit des volcans, et il n'aime pas les femmes. L'autre est Carl Friedrich Gauss (1777-1855), "Prince des Mathématiques" et astronome. Il saute de son lit de noces pour noter une formule, étudie la probabilité, découvre la fa meuse courbe de répartition en cloche qui porte son nom, calcule l'orbite de la planète Cérès avec une exactitude effrayante, et il déteste voyager.

Un jour, cependant, Humboldt réussit à faire venir Gauss à Berlin. Que se passe-t-il lorsque les orbites de deux grands esprits se rejoignent ?

Deux fous de science – leur vie et leurs dé lires, leur génie et leurs faiblesses, leur exercice d'équilibre entre solitude et amour, ridicule et grandeur, échec et réussite – rendus tangibles grâce à l'humour et l'intelligence d'un jeune prodige de la littérature allemande.

"LETTRES ALLEMANDES"

série dirigée par Martina Wachendorff

Extrait de la publication

DANIEL KEHLMANN

Né en 1975 à Munich, Daniel Kehlmann vit à Vienne (Autriche). Après avoir passé son adolescence à lire Nabokov et Borges, il publie son premier roman à vingt-deux ans. Depuis, il a étudié la philosophie et la littérature puis écrit sept livres, dont le roman Moi et Ka minski *(Actes Sud, 2004). Lauréat d'une dizaine de récompenses, dont le prix Candide (2005), il a reçu, en 2006, le prestigieux prix Kleist.*

Les Arpenteurs du monde*, le plus grand succès littéraire allemand depuis des décennies, sont en cours de traduction dans une trentaine de pays.*

DU MÊME AUTEUR

MOI ET KAMINSKI, Actes Sud, 2004.

Titre original :
Die Vermessung der Welt
Editeur original :
© Rowohlt Verlag GmbH, Reinbek / Hambourg, 2005

© ACTES SUD, 2011
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-00379-1

Extrait de la publication

DANIEL KEHLMANN

Les Arpenteurs du monde

roman traduit de l'allemand
par Juliette Aubert

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE VOYAGE

En septembre 1828, le plus grand mathématicien du pays quitta, pour la première fois depuis des années, la ville où il résidait, afin de participer au Congrès allemand des naturalistes à Berlin. Bien évidemment, il ne voulait pas y aller. Il s'y était refusé des mois durant, mais Alexander von Humboldt était resté inflexible jusqu'à ce que, dans un moment de faiblesse et dans l'espoir que ce jour ne vînt jamais, il eût accepté.

Pour l'heure, donc, le professeur Gauss se cachait dans son lit. Quand Minna l'invita à se lever en lui disant que la voiture à cheval l'attendait et que la route était longue, il se cramponna à son oreiller et tenta de faire disparaître sa femme en fermant les yeux. Lorsqu'il les rouvrit pour constater que Minna était toujours là, il lui dit qu'elle l'importunait, qu'elle était bornée, et faisait le malheur de ses vieux jours. Comme cela non plus ne servit à rien, il rejeta sa couverture et posa les pieds sur le sol.

Furibond, il descendit l'escalier après une toilette sommaire. Dans le salon l'attendait son fils Eugène, muni d'un sac de voyage. A sa vue, Gauss fut pris d'un accès de rage : il cassa une cruche qui se trouvait sur le rebord de la fenêtre, tapa du pied et donna des coups de poing dans le vide. Il ne se calma même pas quand Eugène

Extrait de la publication

et Minna, postés chacun d'un côté, posèrent leurs mains sur ses épaules et lui affirmèrent qu'on s'occuperait bien de lui, qu'il serait bientôt de retour chez lui et que cela passerait aussi vite qu'un mauvais rêve. C'est seulement lorsque sa très vieille mère, dérangée par le bruit, sortit de sa chambre, lui pinça la joue et demanda où était donc son grand garçon, qu'il se ressaisit. Il prit congé de Minna avec froideur ; quant à sa fille et son plus jeune fils, il leur passa distraitement la main sur la tête. Puis il se fit aider pour monter dans la voiture.

Le trajet fut atroce. Il traita Eugène de raté, lui prit sa canne des mains et chercha à lui frapper le pied de toutes ses forces. Pendant un moment, il regarda par la fenêtre en fronçant les sourcils, puis il demanda quand sa fille allait enfin se marier. Pourquoi est-ce que personne ne voulait d'elle, où était le problème ?

Eugène repoussa ses longs cheveux en arrière, pétrit des deux mains son bonnet rouge et ne voulut pas répondre.

Parle, dit Gauss.

Pour être franc, dit Eugène, ma sœur n'est pas précisément belle.

Gauss acquiesça, cette réponse lui semblait plausible. Il demanda un livre.

Eugène lui donna celui qu'il venait tout juste d'ouvrir : *L'Art de la gymnastique allemande* de Friedrich Jahn. C'était l'un de ses livres préférés.

Gauss essaya de lire, mais au bout de quelques secondes déjà il leva les yeux et se plaignit de la nouvelle suspension à soupentes en cuir ; à cause d'elle, on était encore plus malade qu'à l'accoutumée. Bientôt, expliqua-t-il, des machines transporteraient les hommes de ville en ville à la vitesse d'un projectile. Dès lors, on pourrait aller de Göttingen à Berlin en une demi-heure.

Extrait de la publication

Eugène balança la tête d'un air sceptique.

C'était étrange et injuste, dit Gauss, et une illustration parfaite du caractère lamentablement aléatoire de l'existence, que d'être né à une période donnée et d'y être rattaché, qu'on le veuille ou non. Cela donnait à l'homme un avantage incongru sur le passé et faisait de lui la risée de l'avenir.

Eugène fit oui de la tête, tout somnolent.

Même une intelligence telle que la sienne, reprit Gauss, n'aurait rien pu concevoir aux premiers âges de l'humanité ou sur les rives de l'Orénoque, tandis que dans deux siècles le premier imbécile venu pourrait se moquer de lui et inventer des absurdités sur son compte. Il réfléchit, traita une nouvelle fois Eugène de raté et retourna à son livre. Pendant ce temps, Eugène se forçait à regarder fixement par la fenêtre de la voiture pour dissimuler son visage déformé par l'humiliation et la colère.

Dans *L'Art de la gymnastique allemande*, il était question d'appareils de gymnastique. L'auteur décrivait avec force détails les dispositifs qu'il avait imaginés pour que l'on puisse grimper sur ces équipements et tourner autour. Il en nommait un "cheval d'arçons", un autre "poutre", un autre encore "mouton de saut".

Cet individu a perdu la raison, dit Gauss. Il ouvrit la fenêtre et jeta le livre dehors.

C'était le mien, s'écria Eugène.

C'est bien ce qu'il me semblait, dit Gauss, sur quoi il s'endormit et ne se réveilla qu'au soir, pour le changement de monture au poste frontière.

Pendant qu'on dételait les chevaux pour en atteler de nouveaux, ils mangèrent de la soupe de pommes de terre dans une auberge. Un homme maigre à la longue barbe et aux joues creuses,

Extrait de la publication

le seul hôte à part eux, les observait à la dérobée depuis la table voisine. Le corps humain, dit Gauss, qui, à son grand énervement, avait rêvé d'appareils de gymnastique, était véritablement la source de toutes les humiliations. Qu'un esprit tel que le sien soit enfermé dans un corps maladif, alors qu'un être médiocre comme Eugène ne tombait pour ainsi dire jamais malade, il avait toujours trouvé cela typique de l'humour diabolique de Dieu.

Quand j'étais petit, dit Eugène, j'ai contracté une variole grave. J'ai failli en mourir. On en voit encore les cicatrices, là !

Ah oui, en effet, répliqua Gauss, j'avais oublié. Il désigna du doigt les chevaux de poste qui se trouvaient devant la fenêtre. A vrai dire, il était assez drôle que les gens riches mettent deux fois plus de temps que les pauvres pour voyager. Quand on utilisait des chevaux de poste, on pouvait les changer après chaque étape. Quand on possédait les siens, on devait attendre pour repartir qu'ils se soient reposés.

Et alors ? demanda Eugène.

Bien entendu, répondit Gauss, c'était là une évidence pour celui qui n'avait pas l'habitude de réfléchir. Tout comme il était évident qu'un jeune homme porte une canne et un vieil homme, non.

Tous les étudiants marchaient avec une canne, dit Eugène. Il en avait toujours été ainsi, et il en serait toujours ainsi.

Probablement, répliqua Gauss en souriant.

Ils mangèrent leur soupe en silence jusqu'au moment où le gendarme du poste frontière entra et leur demanda leur passeport. Eugène lui donna son laissez-passer, un certificat émanant de la cour et stipulant que, bien qu'étudiant,

Extrait de la publication

il ne posait pas de problème, et qu'il avait le droit d'entrer sur le sol prussien accompagné de son père. Le gendarme le regarda d'un air méfiant, vérifia le passeport, fit oui de la tête et se tourna vers Gauss, qui lui n'avait rien.

Aucun passeport, demanda le gendarme surpris, pas de billet, pas de sceau, rien du tout ?

Jamais encore il n'avait eu besoin de tout cela, dit Gauss. La dernière fois, c'était il y a vingt ans, il avait passé la frontière de Hanovre. A l'époque, ça n'avait fait aucune difficulté.

Eugène tenta d'expliquer qui ils étaient, où ils allaient et à la demande de qui : l'assemblée des naturalistes avait lieu sous l'autorité de la couronne. Son père, en tant qu'invité d'honneur, y avait en quelque sorte été convié par le roi en personne.

Le gendarme voulait un passeport.

Il ne pouvait certes pas le savoir, dit Eugène, mais son père était vénéré jusque dans les contrées les plus lointaines, il était membre de toutes les académies et, depuis sa plus tendre enfance, on l'appelait le Prince des Mathématiciens.

Gauss acquiesça : on disait que, par égard pour lui, Napoléon avait renoncé à canonner Göttingen.

Eugène pâlit.

Napoléon, répéta le gendarme.

En effet, dit Gauss.

Le gendarme exigea, cette fois en haussant légèrement le ton, un passeport.

Gauss posa la tête sur ses bras et ne bougea pas. Eugène le poussa, en vain. Cela lui était égal, murmura Gauss, il voulait rentrer à la maison, cela lui était parfaitement égal.

Le gendarme tripota sa casquette d'un air gêné.

C'est alors qu'intervint l'homme assis à la table voisine. Tout cela allait cesser ! L'Allemagne serait

libre, et les honnêtes citoyens vivraient et voyageraient sans être inquiétés, sains de corps et d'esprit, et ils n'auraient plus besoin de paperasse.

Incrédule, le gendarme lui réclama ses papiers.

C'est bien ce que je disais, s'écria l'homme en fouillant dans ses poches. Tout à coup, il se leva d'un bond, renversa sa chaise et se précipita dehors. Le gendarme regarda fixement la porte ouverte durant quelques secondes, puis il se ressaisit et lui courut après.

Gauss leva lentement la tête. Eugène suggéra de reprendre la route immédiatement. Gauss approuva d'un signe de tête et mangea le reste de sa soupe en silence. La maisonnette des gendarmes était vide, les deux agents s'étant lancés à la poursuite du barbu. Eugène et le cocher soulevèrent ensemble la lourde barrière. Puis ils poursuivirent leur route sur le sol prussien.

A présent, Gauss était gai, presque euphorique. Il parlait de géométrie différentielle. On pouvait à peine pressentir jusqu'où mènerait la voie des espaces courbes. Lui-même n'en saisissait que les grandes lignes, Eugène devait se réjouir de sa médiocrité, car parfois tout cela en devenait vraiment angoissant. Puis il parla de l'amertume de sa jeunesse. Il avait eu un père dur, qui le rejetait. Eugène pouvait s'estimer heureux. Lui-même avait su compter avant de prononcer son premier mot. Un jour, son père avait fait une erreur en calculant son salaire du mois, et l'enfant s'était mis à pleurer. Quand son père eut corrigé l'erreur, il s'était tu immédiatement.

Eugène fit mine d'être impressionné, bien qu'il sût que cette histoire n'était pas vraie. C'était son frère Joseph qui l'avait inventée et colportée. Entre-temps, elle avait dû arriver si souvent

Extrait de la publication

aux oreilles de leur père qu'il avait fini par y croire.

Gauss en vint à parler du hasard, cet ennemi du savoir qu'il avait toujours voulu vaincre. A y regarder de près, on voyait derrière chaque événement la finesse infinie de la trame causale. Avec un recul suffisant, on découvrait les grandes structures. La liberté et le hasard étaient une question d'éloignement moyen, une affaire d'écart. Est-ce qu'il comprenait ?

A peu près, dit Eugène, l'air fatigué, et il regarda sa montre. Elle n'était pas très précise, mais il devait être entre trois heures et demie et cinq heures du matin.

Or les règles de la probabilité, poursuivit Gauss en appuyant ses mains sur son dos douloureux, n'étaient pas immuables. Elles n'étaient pas des lois de la nature, des exceptions étaient possibles : un intellect comme le sien, par exemple, ou encore ces gains de loterie amassés sans conteste à longueur de journée par la première tête de linotte venue. Parfois il en venait même à supposer que les lois de la physique fonctionnaient elles aussi de façon purement statistique, et qu'elles admettaient par conséquent des exceptions : les fantômes, par exemple, ou bien la transmission de pensée.

Eugène demanda si c'était une plaisanterie.

Même moi, je l'ignore, répondit Gauss, puis il ferma les yeux et sombra dans un profond sommeil.

Ils arrivèrent à Berlin en fin d'après-midi, le jour suivant. Des milliers de petites maisons, pas de point central ni d'alignements ordonnés, une agglomération qui proliférait sur l'emplacement le plus marécageux d'Europe. On commençait tout juste à ériger des édifices prestigieux : une

Extrait de la publication

cathédrale, quelques palais, un musée pour les objets rapportés de la grande expédition de Humboldt.

Dans deux ou trois ans, dit Eugène, ce sera une grande métropole comme Rome, Paris ou Saint-Pétersbourg.

Jamais, répliqua Gauss. Quelle ville répugnante !

Le véhicule cahotait sur un mauvais pavement. A deux reprises, les chevaux s'emballèrent à cause de chiens qui grondaient et, dans les ruelles, les roues manquèrent de s'enliser dans le sol sablonneux. Leur hôte habitait au *Packhof* n°4, en pleine ville, juste derrière le chantier du nouveau musée. Afin qu'ils puissent le repérer, il avait tracé à l'aide d'une fine plume un plan d'une précision extrême. Quelqu'un avait dû les voir de loin et annoncer leur arrivée, car quelques secondes à peine après leur entrée dans la cour ils virent la porte principale s'ouvrir brusquement et quatre hommes venir en hâte à leur rencontre.

Alexander von Humboldt était un vieux monsieur de petite taille à la chevelure blanche comme neige. Il était suivi par un secrétaire avec un carnet ouvert, un messager en livrée et un jeune homme à favoris portant un chevalet surmonté d'une caisse en bois. Ils prirent la pose comme s'ils s'y étaient exercés. Humboldt tendit les bras vers la portière de la voiture.

Rien ne se passa.

On perçut une discussion agitée en provenance de la voiture. Non, cria quelqu'un, non ! Un coup sourd retentit, et on entendit une troisième fois : Non ! Puis plus rien pendant un moment.

Enfin, la portière s'ouvrit avec fracas, et Gauss mit prudemment pied à terre. Il recula en tressaillant lorsque Humboldt le saisit aux épaules

et s'écria : Quel honneur, quel grand moment pour l'Allemagne, pour la science, pour moi-même !

Le secrétaire prit des notes, l'homme qui se trouvait derrière la caisse en bois souffla : Maintenant !

Humboldt se figea et murmura sans bouger les lèvres que c'était M. Daguerre, l'un de ses protégés ; il travaillait à un appareil qui fixerait cet instant sur une couche d'iodure d'argent sensible à la lumière, et l'arracherait à la fuite du temps. Il ne fallait surtout pas bouger, de grâce !

Gauss dit qu'il voulait rentrer chez lui.

Juste un instant, murmura Humboldt, quinze minutes environ, on avait déjà fait des progrès considérables. Encore récemment, cela durait beaucoup plus longtemps ; lors des premiers essais, il avait cru que son dos ne les supporterait pas. Gauss voulut se libérer, mais le petit vieillard le maintenait avec une force surprenante, et il murmura : Prévenez le roi ! Le messager était aussitôt parti au pas de course. Puis, visiblement parce que l'idée lui traversait l'esprit à ce moment précis, il s'écria : Prenez note, évaluer la possibilité d'un élevage de phoques à Warnemünde, les conditions semblent favorables, me présenter les résultats demain ! Le secrétaire prit note.

Eugène, qui ne sortait que maintenant de la voiture en boitant légèrement, s'excusa de l'heure tardive de leur arrivée.

Ici, il n'y avait pas d'heure matinale ou tardive, murmura Humboldt. Ici, il n'y avait que du travail à faire, et il serait fait. Heureusement, on avait encore de la lumière. Il ne fallait pas bouger !

Un policier entra dans la cour et demanda ce qui se passait là.

Extrait de la publication

Plus tard, souffla Humboldt, les lèvres serrées.

Ceci est un attroupement, dit le policier. Ou bien on se dispersait sur-le-champ, ou bien il se verrait dans l'obligation de verbaliser.

Je suis chambellan du roi, souffla Humboldt.

Pardon ? Le policier se courba.

Chambellan du roi, répéta le secrétaire de Humboldt. Membre de la cour.

Daguerre demanda au policier de sortir du champ.

Le policier recula, les sourcils froncés. Premièrement, n'importe qui pouvait affirmer cela, et deuxièmement, l'interdiction d'attroupement était valable pour tout le monde. Et lui là-bas, il montra Eugène du doigt, c'était de toute évidence un étudiant. Là, les choses se compliquaient sérieusement.

S'il ne disparaissait pas à la seconde, dit le secrétaire au policier, il aurait des problèmes dont il n'avait encore aucune idée.

On ne parle pas comme ça à un fonctionnaire, dit le policier, l'air hésitant. Il leur donnait cinq minutes.

Gauss gémit et se dégagea de force.

Ah non, s'écria Humboldt.

Daguerre frappa du pied par terre. Maintenant, cet instant était perdu à jamais !

Comme tous les autres, dit Gauss calmement, comme tous les autres.

Et de fait : au cours de cette même nuit, tandis que Gauss, dans la chambre voisine, ronflait si fort qu'on l'entendait dans toute la maison, Humboldt examina à la loupe la plaque de cuivre impressionnée, et il n'y reconnut rien. C'est seulement au bout d'un moment qu'il lui sembla voir apparaître un enchevêtrement de contours fantomatiques, l'esquisse floue de quelque chose

Extrait de la publication

qui ressemblait à un paysage sous l'eau. Au centre, on apercevait une main, trois chaussures, une épaule, le parement d'un uniforme, et la partie inférieure d'une oreille. Ou peut-être que non ? Dans un soupir, il jeta la plaque par la fenêtre et l'entendit tomber sur le sol de la cour avec un bruit sourd. Quelques secondes plus tard, il l'avait oubliée, au même titre que tout ce qu'il avait raté au cours de sa vie.

LA MER

Alexander von Humboldt était célèbre dans l'Europe entière grâce à une expédition dans les tropiques qu'il avait faite vingt-cinq ans plus tôt. Il était allé en Nouvelle-Espagne, Nouvelle-Grenade, Nouvelle-Barcelone, Nouvelle-Andalousie et aux Etats-Unis, il avait découvert le canal naturel entre l'Orénoque et l'Amazone, gravi la plus haute montagne du monde connu, recueilli des milliers de plantes et des centaines d'animaux, vivants pour certains, morts pour la plupart, il avait parlé à des perroquets, déterré des cadavres, mesuré chaque fleuve, chaque montagne et chaque lac sur sa route, rampé dans toutes les cavités souterraines, et le nombre de baies qu'il avait goûtées et d'arbres auxquels il avait grimpé dépassait l'entendement.

Il était le cadet de deux frères. Leur père, un homme aisé issu de la petite noblesse, était mort jeune. Leur mère s'était renseignée auprès de Goethe en personne sur la manière dont elle devait faire instruire ses fils.

Des frères, répondit celui-ci, qui à eux deux reflétaient si bien la diversité des tentatives humaines et réalisaient de façon tout à fait exemplaire les vastes possibilités de l'action et du plaisir, c'était là en effet un spectacle de nature à donner de l'espoir à la pensée et fournir toutes sortes de réflexions à l'esprit.

Extrait de la publication

Personne ne saisit le sens de cette phrase. Ni la mère, ni Kunth, son majordome, un homme maigre avec de grandes oreilles. Il croyait avoir compris, dit-il finalement, qu'il s'agissait là d'une expérience. L'un devait être formé aux lettres, l'autre aux sciences.

Et lequel à quoi ?

Kunth réfléchit. Puis il haussa les épaules et proposa de tirer à pile ou face.

Quinze spécialistes hautement rémunérés leur donnèrent des cours de niveau universitaire : chimie, physique et mathématiques pour le cadet, langues et littérature pour l'aîné, grec, latin et philosophie pour les deux. Douze heures par jour, tous les jours, sans pause ni vacances.

Le plus jeune, Alexander, était de nature taciturne et de constitution fragile, il fallait l'encourager pour tout, ses notes étaient médiocres. Quand on le laissait à lui-même, il errait en forêt, ramassait des insectes et les classait selon des systèmes qu'il avait inventés. A neuf ans, il reproduisit le paratonnerre de Benjamin Franklin et le fixa sur le toit du château qu'ils habitaient à proximité de la capitale. C'était le deuxième paratonnerre réalisé en Allemagne ; l'autre se trouvait à Göttingen, sur le toit d'un certain professeur de physique nommé Lichtenberg. A ces deux endroits seulement, on était protégé du ciel.

Le frère aîné ressemblait à un ange. Il parlait comme un poète et écrivit dès son plus jeune âge des lettres distinguées aux personnalités les plus en vue du pays. Quiconque le rencontrait était transporté d'enthousiasme. A treize ans, il maîtrisait deux langues, à quatorze ans quatre, à quinze ans sept. Il n'avait encore jamais été puni, personne n'avait le souvenir qu'il eût fait quelque chose de travers. Il s'entretenait de

Extrait de la publication

politique commerciale avec l'ambassadeur anglais et du risque d'une insurrection avec l'ambassadeur français. Un jour, il enferma son jeune frère dans une armoire située dans une pièce isolée. Lorsque le lendemain, un domestique y retrouva le garçon presque évanoui, ce dernier prétendit s'être enfermé lui-même. Il savait que personne ne croirait la vérité. Une autre fois, le cadet découvrit de la poudre blanche dans sa nourriture. Il avait des connaissances suffisantes en chimie pour comprendre qu'il s'agissait de mort-aux-rats. Il repoussa son assiette, les mains tremblantes. De l'autre côté de la table, l'aîné le regardait d'un air approbateur, de ses yeux d'une clarté insondable.

Personne ne pouvait nier que le château était hanté. Rien de bien spectaculaire, simplement des pas dans les couloirs vides, des pleurs d'enfants venus de nulle part et parfois un personnage fantomatique qui demandait d'une voix sourde qu'on lui achète des lacets de chaussures, de petits jouets aimantés, ou un verre de limonade. Mais il y avait plus inquiétant encore que les revenants eux-mêmes : c'étaient les histoires de revenants. Kunth donnait à lire aux deux garçons des livres dans lesquels il était question de moines, de tombes ouvertes, de mains qui émergeaient des profondeurs, d'élixirs élaborés aux enfers et de séances où des morts parlaient à un auditoire figé d'effroi. C'était là une mode récente et si nouvelle qu'on ne s'était pas encore habitué à l'épouvante. Tout cela était nécessaire, expliquait Kunth, la rencontre avec les ténèbres faisait partie du développement de l'individu, celui qui ne connaissait pas l'angoisse métaphysique ne serait jamais un Allemand. Un jour, ils tombèrent sur une histoire au sujet d'Aguirre le

la mer envoyait des mirages, elle semblait parfois rêver comme un être humain.

Puis les vagues devinrent plus fortes, un oiseau ébouriffé surgit du brouillard, poussa un cri maussade et disparut à nouveau. L'Irlandais demanda à Eugène s'il voulait s'associer avec lui pour ouvrir un magasin, créer une petite entreprise.

Pourquoi pas, répondit Eugène.

Il avait également une sœur, dit l'Irlandais, elle n'avait pas de quoi vivre, elle n'était pas belle mais elle savait cuisiner.

Cuisiner, dit Eugène, bien.

Il bourra sa pipe avec le tabac qui lui restait, alla vers la proue et y demeura longtemps, les yeux larmoyants à cause du vent, jusqu'au moment où quelque chose se dessina dans la brume du soir, d'abord en transparence, sans être encore tout à fait réel, puis de plus en plus nettement, et le capitaine répondit en souriant que non, cette fois ce n'était ni une chimère ni des éclairs de chaleur, c'était l'Amérique.

Extrait de la publication

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud
En partenariat avec le CNL.

Extrait de la publication